

cette charmante Adèle Foucher que Victor Hugo épousa aux environs de la vingtième année. D'où le soin qu'il a apporté à nous fournir un texte pur de ses mémoires. Il lui paraissait utile que le beau-père du poète, mal connu jusqu'à l'heure, sortît pleinement de la demi-ombre où il demeurait encore et en sortît en se peignant lui-même, tel qu'il était.

Pierre Foucher apparaît, à travers la relation de son existence, singulièrement sympathique et digne à tous les points de vue de donner asile sous son toit au génie. Malheureusement, par un sentiment de pudeur sans doute, il n'entre guère, au cours de son récit, dans le chapitre familial. Il fait mention, de-ci, de-là, du général Hugo et de Mme Hugo la mère et consacre, à notre gré, un trop bref paragraphe au mariage d'Adèle. Parfois, le nom de son gendre vient sous sa plume, toujours accompagné d'une visible admiration, mélangée de tendresse.

Dans son introduction, fort substantielle, admirablement informée et nourrie même de documents inédits, M. Louis Guimbaud supplée à la discrétion du mémorialiste. On trouvera, dans ses pages, une histoire ramassée, mais complète des relations des familles Foucher et Hugo et on y verra spécialement quel rôle de conciliateur et de véritable ami joua Pierre Foucher dans le conflit, souvent dramatique, qui s'éleva entre Mme Hugo et son intraitable époux le général.

En 1821, Victor Hugo, fort gêné et cherchant à gagner quelque pécune pour hâter son mariage, accepta la proposition que lui faisait Soumet de tirer d'un roman de Walter Scott, *Le Château de Keniworth*, le sujet d'un drame en cinq actes. Ainsi naquit *Amy Robsart*, sa première œuvre théâtrale, laquelle, le jeune écrivain ayant reçu une pension de Louis XVIII, ne fut point présentée à la scène.

En 1825, Paul Foucher, fils de Pierre, et beau-frère du poète, souhaitant débiter dans les lettres par quelque écrit de mérite, obtint de donner sous son nom *Amy Robsart*. Le drame, représenté à l'Odéon, fut, dit-on, sifflé. Au dire d'André Pavie, Victor Hugo, dans un geste chevaleresque, en aurait alors réclamé la paternité.

M. Henry Lyonnet qui, dans son nouvel ouvrage : *Les Premières de Victor Hugo*, conte cette aventure théâtrale, ne

conclut pas dans le même sens qu'André Pavie. Selon lui, le poète aurait, au contraire, cherché à rejeter cette paternité gênante, disant n'avoir collaboré que pour quelques détails et fragments insignifiants à ce drame quelque peu ridicule.

On sait que M. Henry Lyonnet compte parmi les historiens du théâtre les plus avertis et les mieux documentés de l'heure présente. C'est une bonne fortune, pour le public, qu'en ce temps de commémoration du romantisme, il ait eu l'heureuse pensée de réunir, sous le titre cité plus haut, sa moisson de faits et d'anecdotes. On ne peut rendre compte que succinctement d'un volume à ce point exubérant de détails toujours curieux et souvent nouveaux.

En réalité, M. Henri Lyonnet ne s'inquiète des « premières » de Hugo que pour en fixer les dates réelles et indiquer la distribution primitive des rôles. Il s'efforce surtout de rétablir, dans sa vérité, l'histoire des pièces, déterminant leurs origines, précisant les faits notoires de leur carrière, évaluant les sentiments des critiques contemporains, signalant les incidents qui accompagnèrent les représentations et les pamphlets, parodies, procès qui les suivirent. Il s'intéresse également à leur destinée postérieure, à leur diffusion dans le monde, enfin à leur situation présente. Un de ses chapitres, fort intéressant et moins connu dans ses éléments, est consacré aux écrits en prose de Hugo qui furent portés au théâtre par des tiers du vivant ou après la mort du poète.

Le public apprendra beaucoup dans le travail d'ensemble de M. Henry Lyonnet où les faits d'ordre littéraire, soigneusement contrôlés, sont rejointoyés entre eux et rendus plus plaisants par de savoureuses anecdotes contées avec esprit. On a beaucoup ressassé, dans les manuels et même ailleurs, l'histoire de la bataille d'Hernani; par contre, peu de critiques se sont intéressés à la représentation de *La Esmeralda*, opéra en quatre actes et six tableaux où Victor Hugo apparaît sous la forme inattendue du librettiste, collaborant avec Mlle Bertin, compositrice. Cét opéra, tiré de *Notre-Dame de Paris*, enregistra un flatteur succès, malgré le petit nombre de ses représentations. Mlle Falcon y tint le principal rôle. Il n'en demeure aujourd'hui que l'affiche et l'album des costumes. N'était-il pas curieux de rappeler cette tentative du

poète dans le domaine musical? Voilà pour quelle raison, et pour bien d'autres, l'ouvrage de M. Henry Lyonnet prendra bonne place dans la bibliographie hugolienne.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Comtesse de Noailles : *Choix de Poésies*, Fasquelle. — Cécile Périn : *La Fêerie provençale*, Le Divan. — Maria Pia Bério : *Navires*, Editions Sagesse. — Marguerite Henry-Rosier : *Le Monde est à toi*, Lemerre. — Graal : *Symphonie*, Le Rouge et le Noir. — *Poètes d'Oranie*, Editions Fouque, Oran.

Choix de Poésies, Comtesse de Noailles. C'est sous cet aspect que se présente aux lecteurs à venir le beau et grand poète.

Autrefois, chaque poète donnait, à un certain moment de sa vie, ses soins à la préparation du recueil de ses œuvres complètes. La dureté des temps l'oblige à se satisfaire, à présent, d'un choix de ses poésies, laissant aux amateurs la recherche, s'il en veut connaître l'ensemble, d'éditions plus ou moins aisées à retrouver; il est rare que les ouvrages d'un auteur aient été publiés par un seul éditeur. Certes les poètes actuels sont mal servis : qui pourrait, devrait les soutenir, les répandre, se glorifier de leur avoir fourni un juste appui, se dérobe. Et pour ce qui regarde leur renommée future, nul ne se préoccupe de la leur assurer. Un jour, revenu des fausses appréciations qui entraînent la France, les pays latins, les peuples occidentaux à s'imaginer que quelque grandeur s'acquiert au pourchas d'autre chose que l'exaltation de la pensée, de la science et de l'art, on comprendra, comme à Athènes, comme au temps de la Pléiade, l'importance capitale, dans l'évolution intellectuelle de l'humanité, de la poésie lyrique, joyau suprême; alors, si les éditeurs continuent à n'être que les serviteurs intéressés de succès vulgaires et faciles, ce deviendra une fonction d'Etat de publier honorablement, sagement, complètement, les poètes. Il est des gens, m'affirme-t-on, à qui le lyrisme est moins indispensable que l'air, l'eau et le pain. Pauvres gens..., pauvre vie que la leur!... On s'étourdit, je sais, d'agitations innombrables, qui grisent. Mais l'heure vient où l'on se dégrise, et quelle mort!... Le lyrisme, c'est, en mouvement, en passion, en ferveur, en absorption et en parfait don de soi, ce qu'il y a de plus haut, d'absolu dans